Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 30 (1942)
Heft: 122

Artikel: Étude critique : Édouard Claparède et la politique
Autor: Gagnebin, Samuel
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380410

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ÉTUDE CRITIQUE

ÉDOUARD CLAPARÈDE ET LA POLITIQUE

La pensée peut penser la force,
la force ne peut jamais forcer la pensée.
Morale et Politique (p. 25).

Les *Archives de psychologie* (1) viennent de publier une *Autobiographie*, accompagnée d'un complément de M. Pierre Bovet : *Les dernières années d'Edouard Claparède* et d'une étude de M. Jean Piaget sur *La psychologie d'Edouard Claparède*. Cette brochure de 71 pages, ornée d'un vivant portrait, sera lue par tous ceux qui, chez nous, s'intéressent au destin de la vie intellectuelle et spirituelle dans notre pays. Elle aura un écho au delà de nos frontières, même en ce temps où les pays voudraient se fermer à toute influence étrangère. Claparède, qui était surtout connu en Suisse romande par l'Institut J.-J. Rousseau fondé par lui en 1912 en collaboration avec M. Pierre Bovet, l'était bien plus encore à l'étranger comme promoteur et secrétaire permanent des congrès internationaux de psychologie. Il l'était aussi par son œuvre scientifique qui a eu un retentissement universel. Il vaut donc la peine de s'élever un instant au-dessus des discussions que suscitent les méthodes et les idées directrices de l'Institut J.-J. Rousseau pour considérer l'œuvre d'un homme qui n'a pas été seulement un savant de grande renommée, mais qui a donné à son pays, autant qu'à la science, son temps, son intérêt lucide et son cœur enflammé de générosité.

L'occasion nous est ainsi offerte de placer dans son cadre et d'apprécier à sa juste valeur le dernier ouvrage de Claparède, *Morale et Politique ou les vacances de la probité* (2) présenté par ses amis comme son testament d'homme et de citoyen.

(1) *Archives de psychologie* (fondées en 1901 par Th. Flournoy et Ed. Claparède). Ce numéro est mis en vente par la librairie Delachaux et Niestlé S. A., Neuchâtel, 1941, au prix de 3 fr. 50. L'*Autobiographie* a été écrite en 1929 et publiée en traduction anglaise dans : *A History of Psychology in Autobiography*, Worcester (Mass.), 1930. — (2) Editions La Baconnière, Neuchâtel, 1940 ; préface de Victor Martin, professeur à l'Université de Genève.

Ce qui frappe à la lecture de l'*Autobiographie*, c'est l'unité de direction de la pensée du savant comme du patriote. Sa vocation de psychologue, dont Claparède prit conscience très jeune, date d'un temps où la psychologie était basée sur l'hypothèse du parallélisme psycho-physiologique et dominée par l'associationisme. Dès son premier ouvrage, consacré à l'*Association des idées*, paru dans la « Bibliothèque de psychologie expérimentale » du Dr Toulouse, en 1902, Claparède montre que l'associationisme n'explique pas la direction de pensée qui règle la marche de l'association ; il en cherche le fondement au delà du processus cérébral, dans un accord entre l'excitant et le besoin de l'organisme, accord qui est indispensable au maintien de la vie. Aux explications purement cérébrales il substitue une explication par la réaction de tout l'organisme, réaction ayant une signification biologique.

Ses travaux sur le sommeil et sur l'hystérie l'amènent à préciser son point de vue et à définir une conception générale qu'il nomme « fonctionnelle ». Il envisage dès lors les phénomènes psychologiques du point de vue de leur rôle, de leur fonction dans la vie, de leur place dans l'ensemble de la conduite d'un individu à un moment donné. Cela revient, dit-il, à se poser la question de leur utilité. « Après m'être demandé à quoi sert le sommeil, j'ai examiné pareillement à quoi sert l'enfance, à quoi sert l'intelligence, à quoi sert la volonté. » Il s'est demandé enfin à quoi sert la conscience. L'intelligence intervient lorsque l'automatisme ne permet pas de résoudre le problème qui s'offre à la conduite. C'est alors par la pensée qu'est résolu le problème de l'adaptation au nouveau. Tandis que l'intelligence s'applique à résoudre des problèmes de moyens, la volonté a pour fonction de résoudre des problèmes de fins : « Elle intervient lorsque l'action est momentanément suspendue par le conflit de deux groupes de tendances, et elle réajuste l'action en donnant la suprématie aux tendances supérieures ». Il formule la loi de « prise de conscience » en ces termes : « L'individu prend conscience d'une relation d'autant plus tard que sa conduite a impliqué plus tôt et plus longtemps l'usage automatique de cette relation ». M. Piaget rappelle à ce propos la remarque d'Aristote selon laquelle ce qui est premier dans l'ordre de la genèse est dernier dans l'ordre de l'analyse.

Nous n'étonnerons personne en disant que les problèmes concernant l'enfance et la psychologie pédagogique ont préoccupé Claparède durant toute sa carrière, mais ce que nous apprend l'*Autobiographie*, c'est l'origine des idées de Claparède dans ce domaine qu'il a fait sien. En 1900, lisant un ouvrage de Karl Gross, *Die Spiele der Tiere*, il vit « comme dans un éclair lumineux ce qui devait être le fondement de l'art pédagogique, à savoir l'exploitation des tendances naturelles de l'enfant, notamment de la tendance au jeu ». L'enfant a comme l'adulte une unité fonctionnelle, c'est-à-dire que les conduites enfantines supposent les mêmes « ressorts », besoins et intérêts et les mêmes « exécutions », application de l'intelligence et actes de volonté. Il y a, par contre, une différence de structure qui se marque par un besoin de croissance comportant des besoins particuliers, tel celui d'exercice ou de jeu.

Pour rendre compte de ses théories pédagogiques, nous devons cependant noter un autre trait caractéristique de l'œuvre de Claparède que sa tendance à tout considérer sous l'angle biologique. Claparède avait fait des études de médecine et il est resté toute sa vie un médecin clinicien. Dès le début de sa carrière, il ouvre un cabinet de consultation pour les psychonévroses et organise, au Dispensaire, une consultation gratuite de psychothérapie. L'interrogation de ses malades oriente constamment ses recherches et contribue certainement à incliner son esprit vers le « cas individuel ». Il unissait dans cette tendance sa sympathie humaine et sa curiosité scientifique. A la fin de sa vie, il créa à l'Hôpital cantonal un laboratoire de psychologie clinique et il avait, dès 1918, ouvert à l'Institut J.-J. Rousseau un cabinet d'orientation professionnelle. C'est aussi à cette tendance de son esprit qu'on doit son programme en pédagogie qui se résume en ces mots : « l'école sur mesure ». Il ne se représentait pas une classe comme une unité sociale, nous dit M. Piaget, mais comme une réunion de cas individuels, et c'est à eux qu'allait toute sa sympathie.

* * *

Il sera facile maintenant d'exposer les idées de Claparède en politique où nous le voyons s'engager dès sa jeunesse, préoccupé qu'il était de justice sociale et d'intégrité morale. Ce sont encore les manifestations de la vie, vue à travers les cas individuels, qui fixent son intérêt passionné.

Il se sent en vive sympathie, nous dit-il, avec beaucoup d'aspirations du socialisme. Il souhaite la réforme d'un régime social qui recouvre tant d'injustices, ressenties d'autant plus douloureusement qu'il en est lui-même « un bénéficiaire ». Mais ce qui l'éloigne de cette doctrine, c'est son dogmatisme abstrait. En prêchant la lutte des classes, ses chefs font « du Coué à rebours, en répétant constamment aux ouvriers : Tous les jours et à tout point de vue, on vous exploite de mieux en mieux ». Ils diminuent ainsi la capacité de l'ouvrier d'apprécier son bonheur relatif et cultivent chez lui des sentiments d'infériorité qui ne font qu'assombrir encore son existence.

Claparède unit au contraire, dans son esprit, « le libéralisme, le pragmatisme et le protestantisme qui sont à la politique, à la philosophie et à la religion ce qu'est la méthode expérimentale à la science : une méthode de vérité qui substitue à la contrainte du dogme ou à la pression des préjugés le libre examen des faits » (*Autobiographie*, p. 25).

On doit reconnaître d'abord que le « libéralisme » de Claparède porte la marque d'un esprit attaché à la recherche scientifique. Dans son livre, *Morale et Politique*, il observe avec une singulière pénétration à quel point la logique des sentiments peut trahir et la raison et le cœur de l'homme le plus distingué et le plus parfaitement bon. Pour se dégager de cette affectivité qui brouille nos jugements, il voudrait que, lorsque nous raisonnons sur un événement politique, nous remplacions les noms de partis ou de pays, comme fasciste ou

communiste, Allemagne ou Angleterre, par les lettres A, B, C, D... En raisonnant sur des symboles, nous écarterions de notre pensée les sympathies ou les antipathies qui en gênaient l'objectivité. Nous éviterions peut-être d'avoir si souvent deux poids et deux mesures dans nos jugements sur les actions de nos amis ou de nos adversaires. « L'homme impartial », déclare-t-il, « est celui qui n'a pas abdiqué son droit d'y voir clair et de juger en conséquence, même si cette rectitude de jugement l'amène à des conclusions qui lui déplaisent » (p. 57). Ne dirait-on pas qu'il donne la définition de l'esprit scientifique ? M. Bovet cite plusieurs textes où Claparède montre le lien des recherches scientifiques avec une attitude de vrai libéralisme politique : « La science, relevant de l'expérience, doit rester au-dessus de tout *credo* sociologique, philosophique ou politique. La vérité a besoin de liberté, comme l'animal d'oxygène. Supprimez-la lui, elle mourra, asphyxiée ! » — « Toute science, pour vivre et se développer, a besoin d'un milieu où la recherche de la vérité soit libre et désintéressée... Or, un monde comme celui où nous vivons depuis quelques années, où l'on cherche à nationaliser la vérité, où certains prétendent que n'est vrai que ce qui est utile à leur pays, un tel monde est pour la science un monde vicié, qui compromet son essor. » Et n'est-ce pas encore le savant qui parle, lorsque, méditant sur cet aphorisme de Flournoy : « la science est, en quelque sorte, l'équivalent d'un jeu, d'un jeu magnifique et profitable, à la condition qu'on en respecte fidèlement les règles », Claparède écrit : « Personne n'est obligé de jouer au bridge ou au tennis. Mais s'il accepte d'y jouer, il se doit de respecter leurs règles. Personne n'est obligé de jouer — si j'ose m'exprimer ainsi — au jeu de l'Esprit. Libre à chacun de choisir le jeu de la force. Mais, à mon sens, ce n'est que si l'on joue le jeu de l'Esprit sans tricher — sans mettre la probité en vacances —, que la vie vaut la peine d'être vécue ».

Dans cette dernière phrase, cependant, il s'engage tout entier et pas en tant que savant seulement. Il suffisait d'ailleurs de rencontrer Claparède pour se rendre compte que ce n'était pas avec une indifférence scientifique qu'il envisageait le problème politique et le problème moral, qu'il ne séparait du reste pas. Une passion toujours contenue, jamais agressive, mais parfois insistante, laissait percer une pointe d'ironie et de pessimisme, du reste bien vite recouverte par l'intérêt personnel qu'il savait si délicatement vous manifester. Il avait de la bonté et de la générosité même dans la discussion la plus passionnée et c'est cela qui frappait le plus.

Morale et Politique n'est pas écrit sans une ardente conviction ; son sous-titre, *Les vacances de la probité*, en paraît déjà comme la manifestation. Il le commence en opposant la politique de la force à la politique de l'Esprit.

« Une politique, en tant qu'elle est l'expression d'un idéal — ce qu'on appelle aujourd'hui une idéologie — ne saurait être discutée, car elle enferme un *credo* philosophique (social, moral, religieux ou esthétique)... C'est un absolu, que chacun accepte ou rejette suivant qu'il le juge bon ou mauvais, beau ou laid. »

Les idéologies de la Force prennent pour idéal la puissance. La religion de la Force est toujours séduisante. Elle répond à des tendances très profondes. La lutte pour l'existence anime tous les êtres, du bas en haut de l'échelle, depuis les plus humbles réactions d'un infusoire jusqu'à la « volonté de puissance » d'un Nietzsche. « Toute l'humanité passée, toute l'animalité, dont l'écho résonne encore au dedans de nous, dont les passions bouillonnent au tréfonds de nos êtres, nous convient à choisir l'idéologie de la Force » (p. 20). D'ailleurs la doctrine de la Force a ses beautés. Ne suscite-t-elle pas l'héroïsme ? Aussi elle entraîne les foules. « A-t-on jamais vu un philosophe ou un prêtre, un penseur ou un chef d'Eglise rassembler autour de lui des multitudes comparables à celles qui accourent à l'appel de nos dictateurs contemporains ? » (p. 25).

Sans doute, pour cette idéologie, le juste et le vrai ne sont que ce qui ne risque pas de porter atteinte à la force. Ou bien, est juste et vrai ce qui porte atteinte à la force de l'adversaire.

Sans doute aussi la Force hait-elle la liberté, car la liberté est le terrain propice à l'épanouissement d'une justice et d'une vérité que l'on ne peut contraindre par la force.

Mais les théoriciens de la force ont parfois l'avantage de la franchise. Ils ne manquent pas de probité, car on ne saurait leur appliquer des critères qu'ils répudient.

La politique de l'Esprit est prescrite par l'idéal chrétien. Mais on peut l'adopter pour d'autres raisons encore. Elle a une valeur esthétique, c'est un jeu difficile, et la difficulté a un sûr attrait ; le triomphe n'est pas sans gloire. « La Force est un peu, dans le domaine psychologique, ce qu'est la pesanteur dans le domaine physique : elle représente une chute, elle va de haut en bas, elle suit la pente des instincts naturels. L'Esprit, lui, remonte cette pente et c'est en cela qu'il a quelque chose de surnaturel » (p. 27 s.). Et il faut encore citer cette page :

« Ne la trouvez-vous pas émouvante, cette ascension de l'Esprit, — de l'Esprit, encore inexistant chez l'animal, dont la première lueur marque l'aurore de l'humanité, et qui, bientôt traqué, pourchassé, attaqué de toutes parts par les suppôts de la Force, mais confiant dans sa destinée, poursuit inlassablement sa route faite d'espoirs et de déceptions, surmonte patiemment tous les obstacles, allant toujours bravement dans le sens de la plus grande résistance, — puis de nouveau brimé, persécuté, anéanti, renaît constamment de ses cendres, comme si la mort de ses martyrs lui insufflait la vie » (p. 28).

La thèse que Claparède soutient dans *Morale et Politique*, c'est qu'entre ces deux politiques il faut choisir. Vouloir les pratiquer toutes deux, tantôt l'une tantôt l'autre, c'est manquer de probité, car la probité n'est ni la vérité, ni la justice, ni la charité, mais la fidélité aux principes que l'on a délibérément choisis (p. 30).

Ici, le psychologue reprend ses droits ; par l'examen d'une quantité de

cas individuels, il va montrer comment, dans nos milieux bourgeois, des hommes intelligents et souhaitant sincèrement le triomphe de l'Esprit, par crainte, par intérêt, par esprit de parti, par conformisme, parfois même par patriotisme, vont dissimuler et se dissimuler à eux-mêmes qu'ils trahissent la politique de l'Esprit en faisant valoir des raisons d'opportunité, en s'autorisant de la distance qu'il y a de la théorie à la pratique, en croyant à la supériorité d'une politique réaliste, en conférant à l'argent une sorte de valeur morale, en prétendant ne pas vouloir être dupes, en professant que le sort de la religion est lié à celui de notre société capitaliste, en prêchant l'« égoïsme sacré ». Ainsi, en prétendant défendre la politique de l'Esprit, ils favorisent la politique de la Force.

Ce défaut de probité, dont la presse fournit tant d'exemples frappants, et qui se généralise jusqu'à devenir une habitude inconsciente, a des conséquences redoutables, soit dans la vie publique, soit dans la vie privée. Il se substitue ainsi à la morale une « morale-Ersatz » qui fait figure de sagesse.

« Un rayon de claire raison suffirait à dissiper ces fantômes affectifs. Mais, précisément, ce rayon lui-même n'est plus capable de luire, car l'esprit est descendu au-dessous de la région où cette lumière pourrait s'allumer » (p. 171).

Les « vacances de la probité » ont pour corollaire la démission de l'intelligence. « Travaillons donc à bien penser, c'est le principe de la morale. » Cette parole de Pascal, que l'auteur met en épigraphe de son livre, lui sert aussi de conclusion.

En nous bornant à énoncer la thèse de l'ouvrage, nous renonçons à montrer la richesse de ses aperçus, à faire voir tout ce qu'il a de suggestif et de tonique. Le plaidoyer de Claparède en faveur de la probité, du courage et de l'intelligence, mérite d'être entendu et nous voudrions avoir persuadé les lecteurs de la *Revue* de le prendre pour sujet de leurs méditations.

Est-ce à dire que l'ouvrage si vivant et actuel de Claparède nous ait entièrement satisfait ? Chose curieuse, si nous sommes d'accord avec la conclusion de l'ouvrage, à savoir que la morale, indivisible, doit être appliquée intégralement, nous sommes moins satisfaits de ses prémisses. Nous ne comprenons pas entièrement l'opposition absolue qu'il établit entre la politique de la Force et celle de l'Esprit. Cela signifierait-il qu'il ne faut jamais user de la force et que celle-ci ne puisse être au service de l'esprit ? ou cela signifie-t-il seulement que la morale s'oppose à un idéal exclusif de puissance et de domination qui tend à priver les autres de la liberté et à subordonner la justice et la vérité à des fins politiques ? La distinction de ces deux attitudes n'est pas nettement établie, et cela nous semble diminuer la force persuasive du plaidoyer. Claparède constate que, sur la terre, la lutte pour la vie règne du bas en haut de l'échelle des êtres. Il faudrait se faire bien des illusions sur soi-même pour ne pas reconnaître qu'une sorte de guerre subsistera toujours entre les hommes. Si nous ne laissons pas Dieu régner entièrement en nous, comment nous étonner qu'il ne règne pas dans le monde ?

Aristote définissait la politique en disant qu'elle a pour fin de bien vivre,

et les conditions morales impliquées par la probité, que Claparède a si nettement et utilement dégagées, rentrent, à ce titre, dans la politique ; mais la politique reste une question de force (économique et militaire, ou de police) qui assure l'indépendance des nations comme des individus. Dans son livre (p. 138 s.), Claparède refuse de s'aventurer sur le terrain de l'organisation économique et sociale. Or, il nous semble que la solution des problèmes qui se posent sur ce terrain est aussi une condition de la vie morale et spirituelle et que, tant qu'elle ne sera pas trouvée, nous continuerons à clocher des deux côtés.

La question n'est pas d'ordre moral seulement. L'intégrité de l'individu n'est pas entièrement séparable de l'intégrité de la société. Nous ne pouvons songer à exposer ici le problème. Qu'il nous suffise de dire que la solution ne peut être découverte par une analyse théorique seulement, mais par une volonté de mouvement en vue d'une transformation aussi bien des conditions matérielles de la vie que de l'homme tout entier. C'est pour ne pas avoir voulu envisager le problème dans son ampleur et dans son unité et nous être contentés des subterfuges que dénonce Claparède, que nous avons conduit l'Europe à la catastrophe. Claparède n'a insisté que sur certaines conditions primordiales ; mais sa vie, liée si intimement à son œuvre, est la preuve qu'il n'avait pas failli au devoir de prendre toutes ses responsabilités.

Samuel GAGNEBIN.